

sion serait par trop fautive et ce serait une faute énorme que de baser sa pratique sur cette conclusion. Cependant, cette faute a été souvent commise, quoiqu'elle soit des plus graves et qu'elle ait déjà donné de fâcheux résultats. Notre agriculture canadienne n'en a pas été exempte. On a dépensé et on dépense encore des sommes énormes pour l'importation des animaux de races anglaises, tantôt pour les croisements avec nos races indigènes, tantôt pour leur conservation et leur emploi comme races pures. On en fait même une spéculation qui paraît rapporter des profits assez considérables à ceux qui possèdent un capital suffisant.

De nombreux éleveurs trompés par les apparences encouragent cette spéculation et élargissent de plus en plus la voie fautive où nous sommes entrés. Ils achètent des reproducteurs importés pour l'amélioration de leurs bestiaux et n'en voient les mauvais résultats qu'après avoir dépensé beaucoup d'argent et perdu un temps précieux. Alors, désabusés par leur insuccès, ils abandonnent cette voie, en niant souvent toute possibilité d'amélioration et se jettent dans la vieille routine qu'ils se répètent d'avoir quittée. Ces changements font un tort immense à nos progrès. Tout autre serait le résultat si l'on agissait avec plus de réflexion dans le choix du genre d'amélioration à suivre pour le perfectionnement du bétail indigène.

Le bétail anglais est ce que l'ont fait la culture et le climat de l'Angleterre. Les éleveurs ont contribué pour une large part à sa formation; mais ils n'ont fait que secondar la nature, voilà pourquoi ils ont si bien réussi. La terre a d'abord été l'objet des soins les plus attentifs, la culture favorisée par le climat et un capital suffisant, s'est rapidement enrichie; sa production fourragère surtout a subi en peu d'années une transformation complète. Les animaux mieux nourris en ont immédiatement senti l'influence par une forte augmentation de taille et même d'aptitude, sans que l'intervention de l'éleveur y fût nécessaire. Instruits par ces résultats, tous les écrivains agricoles posent maintenant comme principe que la taille d'une race ne doit pas se chercher dans celle des reproducteurs qui doivent la former, mais plutôt dans le régime, et chaque jour des faits nouveaux viennent prouver la vérité de ce principe. Si la nourriture est faible et de mauvaise qualité, en dépit de tous les soins et de tous les reproducteurs de grande race, il est impossible d'augmenter la taille d'une race; on s'expose aux accidents, voilà tout; les descendants mêmes des animaux importés perdent peu à peu ce volume qu'ils avaient pris dans leur patrie originaire et descendent au niveau de la race commune. Si, au contraire, la nourriture est abondante et de bonne qualité, la taille de la race commune augmentera d'elle-même avec rapidité sans que l'influence des croisements soit nécessaire. Nous en avons tous les jours des preuves convaincantes sous les yeux, chez les cultivateurs qui ont amélioré leurs procédés culturels.

L'augmentation de la taille n'est donc qu'une question d'alimentation, nous pourrions en dire autant de l'élevation des aptitudes. Par cela même que le régime se perfectionne et devient plus riche, les animaux donnent des produits plus abondants, et, si l'on veut former une race spéciale, la sélection est un moyen infallible. Les races anglaises les plus parfaites ne doivent qu'à une sélection judicieuse leurs hautes qualités comme races spéciales.

Malheureusement, l'excellent enseignement que l'on peut tirer de l'étude de la formation des races spéciales est encore une lecture morte. C'est une idée généralement adoptée qu'il n'existe pas de meilleur moyen d'amélioration que le croisement. Nous sommes donc en opposition complète avec les éleveurs les plus distingués de l'Angleterre. Les heureux résultats obtenus de la sélection par les Bakewell, les Colling, les Towns sont pour nous de nulle valeur. Nous voulons suivre une marche

différente pour arriver à une fin que nous attendons depuis une trentaine d'années et dont nous sommes encore presque éloignés qu'au début. En effet, après tant de dépenses et de tentatives, nous recherchons partout des races améliorées par le croisement, possédant des qualités exceptionnelles et nous n'en trouvons pas. Quelques sujets isolés assez remarquables par leurs produits et leur conformation, voilà tout ce que nous pouvons montrer comme résultat.

La formation de la race d'Angus surtout est une preuve du peu de cas que l'on fait des croisements, dans la Grande-Bretagne, pour la création des races. Cette race a été formée par la sélection, comme nous l'avons vu; quelques croisements ont été essayés, mais ils n'ont pas produit de bons résultats et on les a mis de côté pour l'emploi pur et simple du bon régime et de la sélection. Aujourd'hui le perfectionnement se poursuit avec l'aide de ces deux seuls moyens et si l'on fait usage des croisements, ce n'est que pour augmenter les qualités des individus; mais ils n'interviennent pas dans la formation de la race, car aucun métis n'est employé à la reproduction, il est spécialement destiné à la boucherie.

Pourquoi n'agissons-nous pas de même? Les résultats déjà obtenus par les éleveurs qui ont essayé de ce moyen sont assez satisfaisants pour que ce dernier vaille la peine d'être essayé; et d'autant plus que l'expérience nous a appris depuis longtemps que les croisements sont lents dans leurs effets quand ils ne manquent pas complètement. D'ailleurs, la sélection est toujours d'une exécution plus facile que le croisement et ne demande pas autant de connaissance et de soins. Au moyen de la sélection chaque génération se distingue de la précédente par une augmentation notable des qualités et des aptitudes que l'on veut élever. Dans le croisement, au contraire, en dépit des meilleurs calculs, on obtient, souvent et surtout dans les commencements, des produits qui dénotent toutes les précisions, des produits qui ne ressemblent en rien au type améliorateur et possèdent presque tous les défauts de la race à améliorer. Ces retours en arrière sont assez fréquents pour avoir nécessité l'appellation toute particulière de *coups en arrière* et ils sont une cause de découragement pour les améliorateurs qui ne s'attendent pas à rencontrer ces obstacles.

Loin de nous cependant la pensée de refuser au croisement toute influence sur la formation des races. Nos lecteurs savent depuis longtemps que ce n'est pas ainsi que nous jugeons ce moyen d'amélioration. Supposons par exemple, que l'on veuille former une race de boucherie dans une race spécialement laitière, la sélection aurait pour résultat d'augmenter la faculté laitière de la race, mais n'aurait aucune influence sur son aptitude à l'engraissement et sur sa précocité, car la sélection n'agit que sur des aptitudes qui existent déjà dans la race. Dans ce cas, le croisement seul peut donner des effets satisfaisants. On y aura donc recours pendant quelques générations, puis on fera intervenir la sélection qui seule peut fixer les qualités acquises par le croisement. Mais si l'aptitude que l'on veut élever existe déjà dans la race, le plus sûr moyen de réussir est la sélection.

Nous sommes vraiment surpris de voir l'importance qu'a prise le croisement depuis quelques années, dans tous les genres de production. On fait des croisements pour augmenter la faculté laitière de nos vaches canadiennes naturellement bonnes laitières, comme on en fait pour la formation d'une race de boucherie dans cette même race dont plusieurs sujets possèdent déjà l'aptitude à l'engraissement. La sélection aurait certainement et depuis longtemps donné des résultats qui se font encore attendre.

Cette direction fautive donnée à l'amélioration de notre bétail a eu des conséquences plus défavorables qu'on ne pense